

Droit à l'image, Citizen Films et le SNES-FSU présentent

Élève !



Un film documentaire
de Clara Bouffartigue et Françoise Davaisse

Image et son : Clara Bouffartigue et Françoise Davaisse

Montage : Franck Nakache - Musique originale : Jean Poulhalec - Postproduction son, Étalonnage, Animation : La Fabrique

Une coproduction : Droit à l'image / Citizen Films / France Télévision / SNES-FSU - Avec le soutien de : la Région Grand Est.

en partenariat avec le CNC / le Centre national du cinéma et de l'image animée / la Fondation de France avec l'Association des Amis du Centre
Claude Bernard / le service de prévention du département de Meurthe-et-Moselle / la Fédération des Œuvres Laïques de Haute-Savoie



**Regards croisés des réalisatrices Clara Bouffartigue et Françoise Davisse.
Propos recueillis par Maryline Peyrat, psychopédagogue.**



Maryline Peyrat : Vous avez co-réalisé ce film, mais chacune y apporte un regard singulier. Comment est né ce projet ?

Clara Bouffartigue : “ Ce film est un projet que je porte depuis longtemps. J'avais découvert le travail de Serge Boimare dès 2015, dans le cadre d'une expérimentation menée entre le Luxembourg et la région de Nancy. J'étais intéressée par sa réflexion autour de l'empêchement de penser et par cette idée qu'un enseignant pouvait faire de la psychopédagogie en classe en s'appuyant sur la culture et sur la force du collectif. J'avais très envie de réaliser un film autour de cette question. Le projet est resté en attente pendant plusieurs années, le temps que je réalise *Loup y es-tu ?* Lorsque Serge Boimare m'a recontactée, je me suis dit : c'est maintenant ou jamais. Il continuait de travailler avec plusieurs enseignants et il me semblait important de garder une trace de cette pratique. J'avais aussi envie, cette fois, de ne pas me lancer seule dans la réalisation d'un nouveau projet. J'ai pensé à Françoise Davisse, qui a été ma productrice pour *Tempête* sous un crâne et je savais que nous partagions le même regard sur l'école. ”

Françoise Davisse : “ Nous connaissions toutes les deux Serge Boimare depuis longtemps. Nous avons déjà travaillé ensemble à ce film institutionnel autour de sa démarche. Il nous avait permis de rencontrer plusieurs enseignants qui apparaissent

aujourd'hui dans *Élève !* et qui pratiquent la médiation littéraire depuis plus de dix ans. Lorsque Clara m'a parlé de son projet, j'ai tout de suite souhaité que nous réalisions ce film ensemble. Les travaux de Serge Boimare m'ont toujours beaucoup intéressé et ont nourri ma réflexion autour du rapport des enfants à l'apprentissage et à l'empêchement de penser. Cette complémentarité a accompagné toute la fabrication du film. ”

M. P. : Pourquoi avoir choisi le titre *Élève !* avec ce point d'exclamation ?

F. D. : “ Nous avons trouvé ce titre assez tard, mais il nous a tout de suite paru juste. Il joue sur un double sens : il désigne les élèves, mais il est aussi le verbe à l'impératif, comme une invitation à s'élever. Ce titre résume finalement notre regard sur l'école. Elle ne transmet pas seulement des savoirs ; elle accompagne les enfants dans leur transformation. C'est cette idée que nous voulions faire entendre à travers un mot très simple. ”

M. P. : Pourquoi avoir choisi de montrer des établissements, des classes et des publics si différents ? Qu'aviez-vous envie de dire de l'école à travers cette diversité ?

C. B. : “ Pour moi, il était essentiel que le film montre la diversité de l'école, parce que l'école a précisément vocation à accueillir cette diversité. Bien sûr, le contexte socio-culturel a une influence sur les parcours des élèves, mais je reste

convaincue qu'avant tout un enfant est un enfant. Il y a là quelque chose à la fois de très universel et de très singulier. C'est pour cela que nous avons voulu filmer des classes très différentes : une SEGPA avec des élèves en grande difficulté, un collège en REP+, mais aussi une classe de CM2 dans un environnement plus favorisé. Les difficultés ne sont pas les mêmes, mais leurs origines peuvent parfois se rejoindre. Ce qui m'intéressait, c'était justement cette manière dont le rapport à l'apprentissage se construit psychiquement. ”

F. D. : “ Je n'aurais pas imaginé faire un film dans un seul type d'école. Pour moi, l'école, c'est d'abord la diversité. C'était important parce que les questions que soulève le film ne concernent pas uniquement les enfants en difficulté. Elles concernent tous les élèves. L'enjeu n'est pas seulement de lutter contre l'échec scolaire ; il est de permettre à chacun de penser. Nous avons aussi voulu montrer que ce travail demande du temps. Rien n'est magique. Les transformations ne se produisent pas en une séance. Elles se construisent lentement, jour après jour. Le film essaie de respecter ce rythme-là, sans fabriquer d'effet spectaculaire. ”



M. P. : Le récit de Rémi, adapté de *Sans famille* par Serge Boimare, traverse tout le film. À quel moment avez-vous compris qu'il allait devenir la trame narrative du documentaire ? Et qu'avez-vous découvert en filmant les enfants autour de cette médiation littéraire ?

F. D. : " Nous avons décidé très tôt que le récit de Rémi serait la structure du film. Dès la préparation, nous avons organisé le tournage en fonction des différents épisodes de son histoire. Nous voulions que le spectateur entre d'abord dans le récit avant de retrouver les élèves dans la classe. Cette alternance s'est imposée dès l'écriture du projet. Ce qui est très fort avec Rémi, c'est qu'il traverse des expériences profondément initiatiques. Elles leur permettent de comprendre qu'ils ne sont pas seuls à éprouver certaines choses et qu'il est possible d'en parler ensemble. Pendant le tournage, nous avons vu des résonances très concrètes entre le récit et ce que vivaient les élèves. Nous avons aussi observé combien le récit imprègne progressivement toute la vie de la classe. Il ne se limite pas au temps de la lecture ou du débat. Les enseignants prolongent cette histoire dans d'autres disciplines, et tous les élèves partagent alors un même univers de référence. Cela crée un terrain commun où chacun peut réfléchir à partir des mêmes images. "

C. B. : " Rémi permet aux enfants de parler d'eux sans parler directement d'eux-mêmes. Cela crée un espace de parole très particulier où l'intime peut circuler dans le collectif. Tous les enfants ne prennent pas la parole, mais cela ne signifie pas qu'ils ne participent pas. Ils écoutent, ils pensent, ils bénéficient de ce qui se construit dans le groupe. Petit à petit, ils s'autorisent à faire des liens, à reprendre une idée entendue,



puis parfois à formuler la leur. Le groupe offre d'autres manières de penser. C'est ce mouvement collectif qui peut remettre la pensée en route. Serge Boimare laisse le temps aux élèves. Lorsqu'un enfant ne répond pas, il ne le met jamais en échec. Il lui propose d'écouter les autres, puis de revenir plus tard sur la question. Cette confiance dans le collectif me paraît essentielle : elle permet à chacun de construire sa pensée à son rythme. "

M. P. : Vous filmez très souvent les enfants en gros plan. Qu'espériez-vous rendre visible à travers ces visages ?

C. B. : " Nous avons beaucoup réfléchi, avant même le tournage, à la grammaire cinématographique du film pour nous accorder car nous tournions à deux caméras. Dans une classe, tout le monde assiste au même cours, mais personne ne le vit de la même manière. Ce qui nous intéressait, c'était de rendre visibles ces expériences singulières. Une caméra suivait le fil du cours à travers l'enseignant ; l'autre observait les élèves, leur manière de recevoir ce qui se passait. En réalité, nous filmions une relation : celle qui se tisse entre un enfant et ce qui est en train de se construire dans la classe. "

F. D. : " Avec ces visages, nous voulions que le spectateur puisse entrer dans ce que vit un élève de l'intérieur : un regard qui

hésite, une émotion qui passe, un moment où la pensée se bloque ou, au contraire, où quelque chose s'éclaire. Le film est construit pour que le regard du spectateur évolue lui aussi. Au début, il voit simplement une classe. Puis, peu à peu, grâce aux échanges, aux paroles des enseignants et à celles de Serge Boimare, il comprend autrement ce qu'il observe. Le visage d'un enfant qui bâille ou qui paraît absent ne raconte plus la même histoire. On découvre progressivement ce qui est en train de se jouer derrière ces attitudes. "

M. P. : Le film montre plusieurs enfants dont la parole évolue au fil des séances. Je pense notamment à ce petit garçon qui affirme d'abord que les histoires ne l'intéressent pas, puis qui finit par dire : « Il veut mourir parce qu'il en a marre... » Qu'avez-vous ressenti devant l'émergence de cette parole et que révèle-t-elle, selon vous, du chemin parcouru par ces élèves ?

C. B. : " Cette scène est très importante pour moi parce qu'elle montre ce que permet la psychopédagogie. La médiation littéraire fait son travail, mais elle ne suffit pas à elle seule. Il y a aussi l'étayage de l'enseignante et celui de Serge Boimare. On voit combien Serge est attentif à cet enfant : il s'assoit souvent près de lui, il lui accorde une place particulière. Je pense que cet enfant en avait besoin. Au début, sa manière de se protéger consiste à dire que les

histoires ne l'intéressent pas. Puis, peu à peu, ses défenses tombent. Grâce au récit et au travail du groupe, quelque chose peut enfin se dire. Lorsqu'il exprime la peur de mourir, cette parole devient partageable. Elle peut être accueillie, pensée avec les autres. C'est peut-être le début d'une transformation. Ce qui me touche aussi, c'est la manière dont l'enseignante ne laisse pas cette parole isolée. Elle la remet immédiatement au travail en demandant aux autres élèves ce qu'ils en pensent. On revient ainsi au collectif. La parole d'un enfant devient une ressource pour tous. Nous avons observé d'autres évolutions du même ordre. Je pense à cette élève qui dit : « je sais ce que je veux dire, mais je ne sais pas comment le dire. » Puis, un peu plus tard, elle construit une véritable argumentation, pleine de nuances, accède à l'ambivalence. On voit littéralement la pensée se mettre en mouvement. Même les évolutions les plus discrètes sont importantes. Je pense à T., qui parle très peu. Un jour, il lève simplement la main pour reprendre une idée entendue chez un camarade. Ce n'est peut-être qu'une phrase, mais c'est déjà une manière d'oser entrer dans la pensée collective. »

F. D. : « Il y a aussi M., qui semblait complètement décrocher. Au début, il s'endort pendant certaines séances. Puis on remarque quelque chose d'étonnant : lorsque Rémi perd sa nourrice, lui aussi se retire un peu du récit ; quand Rémi retrouve une figure maternelle, il se réveille et recommence à s'y intéresser.

C'était émouvant de voir comment son propre vécu semblait entrer en résonance avec l'histoire. Ce qui est beau, c'est que ces transformations ne sont jamais spectaculaires. Elles se construisent lentement. Un enfant ose prendre la parole, un autre écoute différemment, un troisième commence à mettre des mots sur ce qu'il ressent. Ce sont de petits déplacements, mais ils disent beaucoup de ce qui est en train de se passer intérieurement. »

M. P. : **Le film est ponctué de paysages, de moments de calme, de dessins d'enfants qui prennent vie. Quelle place accordez-vous à cette dimension poétique dans la construction du film ?**

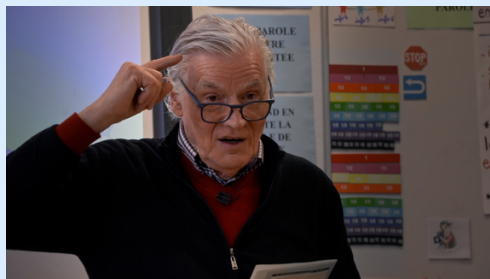
F. D. : « Dès l'écriture, nous avions envie que les mots du récit trouvent un prolongement dans les paysages que traversent les enfants. On passe de la cité au village, des chemins aux cours d'école. Sans montrer leur vie privée, ces images permettent d'ancrer l'histoire dans leur quotidien. Elles offrent aussi une respiration. Les scènes de classe sont très denses : on écoute, on réfléchit, on débat. Ces moments plus silencieux donnent au spectateur le temps de laisser résonner ce qu'il vient d'entendre et de poursuivre lui-même le voyage du récit. Nous voulions, d'une certaine manière, que le spectateur retrouve quelque chose de son propre regard d'enfant. Qu'il puisse se laisser porter par les images, continuer à imaginer entre deux scènes de classe, comme les élèves le font eux-mêmes lorsqu'ils écoutent l'histoire de Rémi. »

C. B. : « La poésie est essentielle. Je crois profondément qu'elle aide à vivre et qu'elle aide aussi à penser. Elle est liée à la sensorialité, et cette sensorialité précède toujours l'élaboration de la pensée. Avant de pouvoir réfléchir, il faut pouvoir accueillir des sensations, des images, des émotions.

Les paysages permettent aussi de faire résonner les aventures de Rémi avec le monde des enfants d'aujourd'hui. Sans famille se déroule dans un autre siècle, dans d'autres paysages, et pourtant ce que traverse Rémi peut entrer en écho avec la vie d'un enfant d'une cité ou d'un village de la région nancéienne. Ces images créent des passerelles entre le récit et leur propre univers, au-delà de toute cohérence géographique et temporelle.

C'est un travail de liaison ! Le montage relie les différentes classes, les épisodes du récit, les saisons qui passent. Petit à petit, tout s'entremêle et prend forme. C'est là que par le cinéma nous construisons au montage notre propre récit.

L'animation des dessins participent de cette même idée. Serge Boimare insiste beaucoup sur l'importance de « fabriquer des images dans sa tête ». Les dessins des enfants sont déjà une première représentation de ce qu'ils imaginent intérieurement. En les mettant en mouvement, nous avons voulu prolonger ce travail d'appropriation du récit. L'animation ne vient pas illustrer l'histoire ; elle donne vie aux images que les enfants ont déjà construites en eux. »





M. P. : Après cette immersion dans plusieurs classes, qu'est-ce que ce film a changé dans votre regard sur l'école ? Et qu'aimeriez-vous que les spectateurs emportent avec eux en sortant de la projection ?

C. B. : “ Grâce à l'expérience construite au fil de mes films précédents, j'ai déjà acquis la conviction que chaque enfant possède des ressources, parfois empêchées, mais toujours présentes. Ce tournage l'a surtout renforcée en me permettant de travailler avec des enseignants qui, comme Serge Boimare, cherchent à faire émerger ces ressources plutôt qu'à s'arrêter aux difficultés.

En revanche, mon retour dans les écoles m'a beaucoup interrogée. J'y ai rencontré des enseignants très investis, mais aussi il me semble, très fatigués, soumis à de nombreuses injonctions qui les éloignent parfois de leur cœur de métier. J'ai également été frappée par les effets de certaines modalités actuelles de l'école inclusive.

Dans presque toutes les classes, une très grande proportion des élèves bénéficiaient de dispositifs individualisés. L'intention est évidemment noble : mieux prendre en compte les besoins de chacun. Mais avec ce travail à la carte, je me suis souvent demandé ce qu'il restait alors du groupe-classe.

La démarche de Serge Boimare prend précisément le chemin inverse : elle s'appuie sur une expérience commune, sur un récit partagé, pour permettre à chacun de trouver sa place sans être réduit à ses difficultés. Le collectif devient une ressource pour tous.

Une autre chose m'a interpellée : la manière dont le langage médical imprègne aujourd'hui le discours scolaire. Les enseignants parlent spontanément de dyslexie, de troubles ou de diagnostics, là où auparavant, ils auraient pointé des difficultés de compréhension ou de déchiffrement... Je ne leur en fais évidemment pas le reproche ; ils sont eux-mêmes pris dans cette évolution qui bouleverse incidemment la place de chacun.

J'aimerais que le film rappelle combien la culture peut être un formidable espace de création. Pas la culture comme accumulation de connaissances, mais plutôt comme un lieu où chacun peut imaginer, jouer, créer des liens, comme une aire transitionnelle au sens de D.W. Winnicott. ”



F. D. : “ Ce que nous espérons avant tout, c'est que le film rencontre son public et qu'il suscite une émotion partagée. D'une certaine manière, nous aimerions que les spectateurs vivent ensemble quelque chose qui fasse écho à ce que les élèves expérimentent dans la classe : écouter une histoire, réfléchir ensemble, être touchés par les mêmes images tout en y mettant chacun quelque chose de personnel.

J'aimerais aussi que le film permette à des personnes qui connaissent peu l'école de découvrir ce qu'est réellement le travail des enseignants. On les voit préparer leurs séances, chercher, adapter, expérimenter. Enseigner, ce n'est pas répéter un cours ; c'est inventer sans cesse de nouvelles façons d'accompagner les élèves.

Les enseignantes que nous avons filmées prennent le risque d'essayer une démarche différente. Elles cherchent, elles doutent, elles ajustent leur pratique. Cette recherche permanente fait partie de leur métier, et nous avons envie de leur rendre hommage.

Si le film peut donner envie de regarder autrement ce qui se joue dans une classe, de reconnaître le temps nécessaire aux apprentissages et la force du collectif, alors nous aurons atteint notre objectif. ”

Léna, Malik, Simon et leurs camarades sont en CM2, Sixième ou SEGPA. Tous les jours, leurs enseignantes et Serge Boimare, psychopédagogue, les embarquent dans l'aventure d'un grand récit lu à voix haute : Sans famille, roman populaire d'Hector Malot. Au fil des séances, grâce à la littérature, au pouvoir des mots et à la force du collectif, les enfants apprennent à nommer ce qui les traverse, à dépasser leurs peurs et à les transformer en désir d'apprendre.

Avec la participation de

Serge Boimare, psychopédagogue

Laurence Brigidi et ses élèves de 6ème du Collège Jean de la Fontaine Laxou

Isabelle Tanazacq et ses élèves de 6ème SEGPA du Groupe scolaire Georges de La Tour à Nancy

Carole Venerucci et ses élèves de CM2 de l'école Antony Hanry à Lay-Saint-Christophe

Fabrice Marquigny, Nawale Giller de l'Équipe de Prévention Spécialisée Plateau de Haye

Équipe artistique et technique

Réalisation

Clara Bouffartigue et Françoise DAVISSE

Montage

Franck Nakache

Image et Son

Clara Bouffartigue et Françoise DAVISSE

Musique originale

Jean Poulhalec

Flûtiste

Isabelle Pierre

Montage son et Mixage

Grégoire Deslandes

Animation

Loïc Streiff

Étalonnage

Antoine Deprez

Titrage

Cyril Pinato

Équipe de production

Une coproduction

Citizen Films

France Télévisions

Droit à l'image

SNES-FSU

Pour Citizen productrice

Productrice : Nina Robert

Directrice de production : Nina Robert

Assistante de production : Manon Legrand

Pour le Collectif Droit à l'image producteur/rices

Stéphane Corréa

Clara Bouffartigue

Françoise DAVISSE

Avec le soutien de

la Région Grand Est, en partenariat avec le CNC

le Centre national du cinéma et de l'image animée

la Fondation de France avec l'Association des Amis du Centre de Claude Bernard

le service de prévention du département de Meurthe-et-Moselle

la Fédération des Œuvres Laïques de Haute-Savoie

ISAN 0000-0007-410A-0000-M-0000-0000-8